

contradiction avec la réalité socio-économique (car en retard sur elle) et c'est justement la jeunesse qui, la première, affirme une irrésistible fureur de vivre et s'insurge spontanément contre l'ennui quotidien et le temps mort que le vieux monde continue à sécréter à travers ses différentes modernisations¹. La conscience d'une perspective de dépassement, son refus nihiliste. La fraction révoltée de la jeunesse exprime le pur refus, sans la conscience d'une perspective de dépassement, son refus nihiliste. Cette perspective se cherche et se constitue partout dans le monde. Il lui faut atteindre la cohérence de la critique théorique et l'organisation pratique de cette cohérence.

Au niveau le plus sommaire, les « Blousons noirs », dans tous les pays, expriment avec le plus de violence apparente le refus de s'intégrer. Mais le caractère abstrait de leur refus ne leur laisse aucune chance d'échapper aux contradictions d'un système dont ils sont le produit négatif spontané. Les « Blousons noirs » sont produits par tous les côtés de l'ordre actuel: l'urbanisme des grands ensembles, la décomposition des valeurs, l'extension des loisirs consommables de plus en plus ennuyeux, le contrôle humaniste-policière de plus en plus étendu à toute la vie quotidienne, la survivance économique de la cellule familiale privée de toute signification. Ils méprisent le travail mais ils acceptent les marchandises. Ils voudraient avoir tout ce que la publicité leur montre, tout de suite et sans qu'ils puissent les payer. Cette contradiction fondamentale domine toute leur existence et c'est le cadre qui empoisonne leur tentative d'affirmation dans la recherche d'une véritable liberté dans l'emploi du temps, l'affirmation individuelle et la constitution d'une sorte de communauté. (Seulement, de telles micro-communautés recomposent, en marge de la société développée, un primitivisme où la misère recrée inéluctablement la hiérarchie dans la bande. Cette hiérarchie, qui ne peut s'affirmer que dans la lutte contre d'autres bandes, isole chaque bande, et dans chaque bande l'individu.) Pour sortir de cette contradiction, le « Blouson noir » devra finalement travailler pour acheter des marchandises – et là tout un secteur de la produc-

spectacle est le gardien de ce sommeil. » Ce qui peut aider à comprendre le record mondial de consommation de tranquillisants et d'animaux de compagnie. (NdWM)

1 Encore une vision prophétique! Loin d'entrer rapidement dans le système d'exploitation, le jeune diplômé va perdre son temps dans des études à rallonge et des stages bidons jusqu'à ce que, tel un vulgaire pot de yoghourt (mais l'étudiant est-il autre chose que cette chose insipide) qui a dépassé la date limite de vente, le patronat lui crache à la gueule. De « trop jeune » (moins de 23 ans) il est devenu « trop vieux » (plus de trente ans), des cabinets de recrutement ont même inventé le terme de « vieux jeune » pour ceux qui se situent entre les deux âges. Je vous déconseille les cabinets de recrutement, même avec un bon avocat, vous n'obtiendrez jamais que des circonstances atténuantes pour avoir planté une hache dans la tête d'un recruteur, ne contez pas sur la relaxe, encore moins sur les félicitations du jury. (NdWM)

De la misère en milieu étudiant – 16 –

tins, dont la plupart provoquerait le chahut de n'importe quel public de lycée, l'étudiant l'ignore et continue d'écouter respectueusement ses maîtres, avec la volonté consciente de perdre tout esprit critique afin de mieux communier dans l'illusion mystique d'être devenu un « étudiant », quelqu'un qui s'occupe sérieusement à apprendre un savoir sérieux, dans l'espoir qu'on lui confiera les vérités dernières. C'est une ménopause de l'esprit. Tout ce qui se passe aujourd'hui dans les amphithéâtres des écoles et des facultés sera condamné dans la future société révolutionnaire comme bruit, socialement nocif. D'ores et déjà l'étudiant fait rire.

L'étudiant ne se rend même pas compte que l'histoire altère aussi son dérisoire monde « fermé ». La fameuse « Crise de l'Université », détail d'une crise plus générale du capitalisme moderne, reste l'objet d'un dialogue de sourds entre différents spécialistes. Elle traduit tout simplement les difficultés d'un ajustement tardif de ce secteur spécial de la production à une transformation d'ensemble de l'appareil productif. Les résidus de la vieille idéologie de l'Université libérale bourgeoise se banalisent au moment où sa base sociale disparaît. L'Université a pu se prendre pour une puissance autonome à l'époque du capitalisme de libre-échange et de son Etat libéral qui lui laissait une certaine liberté marginale. Elle dépendait en fait étroitement des besoins de ce type de société: donner à la minorité privilégiée, qui faisait des études, la culture générale adéquate avant qu'elle ne rejoigne les rangs de la classe dirigeante dont elle était à peine sortie. D'où le ridicule de ces professeurs nostalgiques¹, aigris d'avoir perdu leur ancienne fonction de chiens de garde des futurs maîtres pour celle, beaucoup moins noble, de chien de berger conduisant, suivant les besoins planifiés du système économique, les fournées de « cols blancs » vers leurs usines et bureaux respectifs. Ce sont eux qui opposent leurs archaïsmes à la technocratisation de l'Université, et continuent imperturbablement à débiter les bribes d'une culture dite générale à de futurs spécialistes que ne sauront qu'en faire.

Plus sérieux, et donc plus dangereux, sont les modernistes de la gauche et ceux de l'UNEF menés par les « ultras » de la F.G.E.L.², qui revendiquent une « réforme de structure de l'Université », une « insertion de l'Université dans la vie sociale et économique », c'est à dire son adaptation aux besoins du capitalisme moderne. De dispensatrices de la « culture générale » à l'usage des classes dirigeantes, les diverses facultés et écoles, encore parées de prestiges

1 N'osant pas se réclamer du libéralisme philistin, ils s'inventent des références dans des franchises universitaires du moyen-âge, époque de la « démocratie de la non-liberté ».

2 Fédération Générale des Étudiants en Lettres (NdWM)

De la misère en milieu étudiant – 8 –

De la Misère en milieu étudiant

considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier

Édition originale: Union Nationale des Étudiants de France

Association Fédérative Générale des Étudiants de Strasbourg, 1966

Les Éditions d'une plombe du mat'

« La liberté est le crime qui contient tous les crimes, c'est notre arme absolue. »

(diffusion libre et encouragée)

Édition de poche par les Éditions de Comptoir – MMVII

anachroniques, sont transformées en usines d'élevage hâtif de petits cadres et de cadres moyens. Loin de contester ce processus historique qui subordonne directement un des derniers secteurs relativement autonome de la vie sociale aux exigences du système marchand, nos progressistes protestent contre les retards et défaillances que subit sa réalisation. Ils sont les tenants de la future Université cybernétisée qui s'annonce déjà çà et là¹. Le système marchand et ses serveurs modernes, voilà l'ennemi.

Mais il est normal que tout ce débat passe par dessus la tête de l'étudiant, dans le ciel de ses maîtres et lui échappe totalement: l'ensemble de sa vie, et à fortiori de la vie, lui échappe.

De par sa situation économique d'extrême pauvreté, l'étudiant est condamné à un certain mode de survie très peu enviable. Mais, toujours content de son être, il érige sa triviale misère en « style de vie » original: le misérabilisme et la bohème. Or, la « bohème », déjà loin d'être une solution originale, n'est jamais authentiquement vécue qu'après une rupture complète et irréversible avec le milieu universitaire. Ses partisans, parmi les étudiants (et tous se targuent de l'être un peu), ne font donc que s'accrocher à une version factice et dégradée de ce qui n'est, dans le meilleur des cas, qu'une médiocre solution individuelle. Il mérite jusqu'au mépris des vieilles dames de la campagne. Ces « originaux » continuent, trente ans après W. Reich², cet excellent éducateur de la jeunesse, à avoir les comportements érotiques-amoureux les plus traditionnels, reproduisant les rapports généraux de la société de classes dans leurs rapports inter-sexuels. Son aptitude à faire un militant de tout acabit en dit long sur son impuissance. Dans la marge de liberté individuelle permise par le Spectacle totalitaire, et malgré son emploi du temps plus ou moins lâche, l'étudiant ignore encore l'aventure et lui préfère un espace-temps quotidien étriqué, aménagé à son intention par les garde-fous du même spectacle.

Sans y être contraint, il sépare de lui-même travail et loisirs, tout en proclamant un hypocrite mépris pour les « bosseurs » et les « bêtes à concours ». Il entérine toutes les séparations et va ensuite gémir dans divers « cercles » religieux, sportifs, politiques ou syndicaux sur la non-communication. Il est si bête et si malheureux qu'il va même jusqu'à se confier spontanément et en masse au contrôle parapolicier des psychiatres et psychologues, mis en place à son usage par l'avant-garde de l'oppression moderne et donc applaudi par ses

1 Cf. Internationale Situationniste N° 9: *Correspondance avec un cybernéticien* et le tract situationniste *La tortue dans la vitrine* contre le néo-professeur A. Moles

2 Voir *La lutte sexuelle des jeunes* et *La fonction de l'orgasme*.

– 9 –

En manière d'introduction: réflexions d'un vieux con par William J.-M. Marie

LES AGITATIONS PÉRIODIQUES du petit monde étudiant, petit par la pensée, d'autant plus qu'il se massifie, ne laisse pas d'étonner. Quoi! Ces jeunes gens, biens nourris, bien vêtus et biens logés, n'ayant comme perspective sociale qu'un « emploi » précaire et aléatoire, d'autant plus insupportable que leurs parents et leurs maîtres leur ont laissé croire qu'ils étaient de la race des seigneurs et que le vaste monde n'était qu'un amuse gueule pour leur grand appétit, ces jeunes gens, dis-je, loin de brandir l'étendard, sinon de la jacquerie, tout au moins de la fronde, n'ont rien d'autre à signifier aux gouvernants qui les bernent qu'une demande budgétaire!

S'il se trouvait naguère quelques aventuriers pour abandonner, sinon femmes et enfants, tout au moins situation assise, afin de courir le monde sur un esquif frêle et se réjouir, sur un atoll venteux, de se régaler d'un infâme poisson inconnu et pleins d'arêtes, grillé d'un côté et pas assez cuit de l'autre, ces temps ont bien changés. Si ces temps négatifs peuvent avoir, par retournement dialectique, l'aspect salutaire d'un coup de pied au cul, nos jeunes apprentis universitaires ont, soit le cul à côté de l'impact, par longue habitude qu'ils ont de situer leur fondement entre deux chaises, soient le cuir dudit fondement, tellement tanné par la pratique de mauvais amphes, qu'ils n'ont pas senti le message salvateur.

Anxieux de leur devenir, nos jeunes gens n'ont, pour cette anxiété légitime et, comme tout, banalement métaphysique, qu'une transcription étonnante: l'emploi salarié pense et gagne petit, qu'ils pourront obtenir de l'État-patron. Même nos brillants majors des « grandes » écoles n'aspirent pas du tout à devenir les *challengers* (pour parler looké) de Bill Gates en tentant de créer le *killer* de Microsoft, mais à entrer chez quelques institutionnels, fleurons de la ringardise franchouillarde: France-Télécom, Thomson, Bull ou Charbonnage de France. Le côté salulaire des temps de crises, incitant à une remise en cause structurelle des machins, ne leur donne même pas envie de donner des coups de pied dans les cocotiers. La veulerie intrinsèque de la France pétainiste se retrouve chez ceux qui, lors d'un sondage à la sortie d'un « Micro Expo » parisien, donc – en principe – loin de la faune phocéenne de l'O.M., mettaient Bernard Tapie en tête des maîtres à penser.

L'absence de tout esprit résolument critique se retrouve dans l'incapacité qu'ils ont de toute distanciation d'avec les événements, tant leur perception du

De la misère en milieu étudiant – 2 –

« représentants » qui voient naturellement dans ces Bureaux d'Aide Psychologique Universitaire (BAPU) une conquête indispensable et méritée¹.

Mais la misère réelle de la vie quotidienne étudiante trouve sa compensation immédiate, fantastique, dans son principal opium: la marchandise culturelle. Dans le spectacle culturel, l'étudiant retrouve naturellement sa place disciple respectueux. Proche du lieu de production sans jamais y accéder – le Sanctuaire lui reste interdit – l'étudiant découvre la « culture moderne » en spectateur admiratif. À une époque où *l'art est mort*, il reste le principal fidèle des théâtres et des ciné-clubs, et le plus avide consommateur de son cadavre congelé et diffusé sous cellophane dans les supermarchés pour les ménagères de l'abondance. Il y participe sans réserve, sans arrière-pensée et sans distance. C'est son élément naturel. Si les « maisons de la culture » n'existaient pas, l'étudiant les auraient inventées. Il vérifie parfaitement les analyses les plus banales de la sociologie américaine du marketing: consommation ostentatoire, établissement d'une différenciation publicitaire entre produits identiques dans la nullité (Pérec ou Robbe-Grillet; Godard ou Lelouch).

Et dès que les « dieux », qui produisent ou organisent son spectacle culturel, s'incarnent sur scène, il est leur principal public, leur fidèle rêvé. Ainsi assiste-t-il en masse à leur démonstrations les plus obscènes; qui d'autre que lui peuplerait les salles quand, par exemple, les curés des différentes églises viennent exposer publiquement leurs dialogues sans rivages (semaines de la pensée dite marxiste, réunions d'intellectuel catholiques) ou quand les débris de la littérature viennent constater leur impuissance (cinq mille étudiants à « Que peut la littérature? »).

Incapable de passions réelles, il fait ses délices des polémiques sans passion entre les vedettes de l'Inintelligence, sur de faux problèmes dont la fonction est de masquer les vrais: Althusser – Garaudy – Sartre – Barthes – Picard – Lefebvre – Levi Strauss – Halliday – Châtelet – Antoine. Humanisme – Existentialisme – Structuralisme – Scientisme – Nouveaucriticisme – Dialecto-naturalisme – Cybernétisme – Planétisme – Métaphilosophisme.

Dans son application, il se croit d'avant-garde parce qu'il a vu le dernier Godard, acheté le dernier livre argumentiste² participé au dernier happening de

1 Avec le reste de la population la camisole de force est nécessaire pour l'amener à comparaître devant le psychiatre dans sa forteresse asilaire. Avec l'étudiant il suffit de faire savoir que des postes de contrôle avancés ont été ouverts dans le ghetto: il s'y précipite, au point qu'il est nécessaire de distribuer des numéros d'ordre.

2 Sur le gang argumentiste et la disparition de son organe, voir le tract *Aux poubelles de l'Histoire* diffusé par l'Internationale Situationniste en 1963.

De la misère en milieu étudiant – 10 –

une explication mythologiques mais historique: la génération précédente a connu toutes les défaites et consommé tous les mensonges de la période de la désagrégation honteuse du mouvement révolutionnaire¹.

Considérée en elle-même la « Jeunesse » est un mythe publicitaire déjà profondément lié au mode de production capitaliste, comme expression de son dynamisme. Cette illusoire primauté de la jeunesse est devenue possible avec le redémarrage de l'économie après la deuxième guerre mondiale, par suite de l'entrée en masse sur le marché de toute une catégorie de consommateurs plus malléables, un rôle qui assure un brevet d'intégration à la société du spectacle². Mais l'explication dominante du monde se trouve de nouveau en

1 K. Marx qui, comme tous les véritables philosophes, est resté d'une éternelle actualité, n'en déplaie aux mafieux eurocrates de la pensée unidimensionnelle, n'avait pas une vision inéluctable, d'un optimisme mécanique, de la Révolution. « La classe ouvrière, disait-il, sera la classe de la conscience, ou elle ne sera rien. » Spéculer sur le « rien » ou le presque rien actuel est un jeu stérile pour sorbonicole paléo-marxiste, la préoccupation contemporaine de ceux qui prétendent à la pensée utile devrait être de développer une théorie de la classe basée sur une théorie de la conscience. En effet, si résiduelle soit la conscience ouvrière actuelle, elle est mille fois plus porteuse de projets de société que la caste des énarques dont la bêtise ferait rire de bon coeur si l'on se hasardait à ignorer tout ce que leurs crapuleries avaient induit de misères. (NdWM)

2 L'expression *Société du spectacle* revient souvent chez les situationnistes, pas seulement parce que, pour la plupart d'entre eux, ils avaient travaillé dans le monde artistique et cinématographique, mais pour montrer (et dénoncer) à quel degré le mécanisme de *rification*, concept inventé par Marx pour définir une condensation matérielle d'un flux d'idéologies, avait atteint un summum qui confine au métaphysique. Ce n'est par pour rien que Guy Debord commence son essai intitulé, justement, *La Société du Spectacle* (Buchet-Chastel, Paris, 1967) par une citation de Ludvig von Feuerbach (Préface à la seconde édition de *L'Essence du Christianisme*):

« Et sans doute notre temps... préfère l'image à la chose, la copie à l'original, la représentation à la réalité, l'apparence à l'être... Ce qui est sacré pour lui, ce n'est que *l'illusion*, mais ce qui est profane, c'est la *vérité*. Mieux, le sacré grandit à ses yeux à mesure que décroît la vérité et que l'illusion croît, si bien que le comble de *l'illusion* est aussi pour lui le comble du sacré. »

Cet essai prophétique est à lire (ou à relire) pour quiconque souhaite s'oxygéner la matière grise. Il fiche une baffle, suivie d'un coup de pied au cul, aux « futurologues » incapables de sentir un climat social à trois mois d'intervalle et qui pleurnichent que les choses vont trop vite pour leurs neurones trop nourris par les caviars de gauche ou les foies gras de droite. Et nous, pas encore en « l'année 2010 » nous nous rappelons « de ces années 70 où l'on sentait tout ça venir » (Gilles Servat).

Quelques « sourates » du prophète Guy Debord pour vous inciter à lire le reste:

« Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de *spectacles*. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. »

« Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images. »

« La société qui repose sur l'industrie moderne n'est pas fortuitement ou superficiellement spectaculaire, elle est fondamentalement *spectaculiste*. Dans le spectacle, image de l'économie régnante, le but n'est rien, le développement est tout. Le spectacle ne veut en venir à rien d'autre qu'à lui-même. »

« À mesure que la nécessité se trouve socialement rêvée, le rêve devient nécessaire. Le spectacle est le mauvais rêve de la société moderne enchaînée, qui n'exprime finalement que son désir de dormir. Le

– 15 –

de l'aliénation, dans l'espoir, devant le manque d'intérêt général, d'intéresser à son manque particulier. Les exigences du capitalisme moderne font que la majeure partie des étudiants seront tout simplement de *petits cadres* (c'est à dire l'équivalent de ce qu'était, au XIX^e siècle la fonction d'ouvrier qualifié)¹. Devant le caractère misérable, facile à pressentir, de cet avenir plus ou moins proche qui le « dédommagera » de la honteuse misère du présent, l'étudiant préfère se tourner vers son présent et le décorer de prestiges illusoire. La compensation même est trop lamentable pour qu'on s'y attache; les lendemains ne chanteront pas et baigneront fatalement dans la médiocrité. C'est pourquoi il se réfugie dans un présent, irrémédiablement vécu.

Esclave stoïcien, l'étudiant se croit d'autant plus libre que toutes les chaînes de l'autorité le lient. Comme sa nouvelle famille, l'Université, il se prend pour l'être social le plus « autonome » alors qu'il relève *directement et conjointement* des deux systèmes les plus puissants de l'autorité sociale: la famille et l'État. Il est leur enfant rangé et reconnaissant. Suivant la même logique de *l'enfant soumis*, il participe à toutes les valeurs et mystifications du système et les concentre en lui. Ce qui était illusions imposées aux employés devient idéologie intériorisée et véhiculée par la masse des futurs petits cadres.

Si la misère sociale ancienne a produit les systèmes de compensation les plus grandioses de l'histoire (les religions), la misère marginale étudiante n'a trouvé de consolation que dans les images les plus éculées de la société dominante, la répétition burlesque de tous ses produits aliénés.

L'étudiant français, en sa qualité d'être idéologique *arrive trop tard à tout*. Toutes les valeurs et illusions qui font la fierté de son monde fermé, sont déjà condamnées en tant qu'illusions insoutenables, depuis longtemps ridiculisées par l'histoire.

Récoltant un peu du prestige en miettes de l'Université, l'étudiant est encore content d'être étudiant. Trop tard. L'enseignement mécanique et spécialisé qu'il reçoit est aussi profondément dégradé (par rapport à l'ancien niveau de la culture générale bourgeoise)² que son propre niveau intellectuel au moment où il y accède, du seul fait que la réalité qui domine tout cela, le système économique, réclame une fabrication massive d'étudiants incultes et incapables de penser. Que l'Université soit devenue une organisation – institutionnelle – de l'ignorance, que la « haute culture » elle-même se dissolve au rythme de la production en série des professeurs, que *tous* ces professeurs soient des cré-

1 Mais sans la conscience révolutionnaire; l'ouvrier n'avait pas l'illusion de la promotion.

2 Nous ne parlons pas de celle de l'École Normale Supérieure ou des Sorbonicoles, mais de celles des encyclopédistes ou de Hegel.

– 7 –

Il ne suffit pas que la pensée recherche sa réalisation, il faut que la réalité recherche sa pensée

APRÈS UNE LONGUE PÉRIODE de sommeil léthargique et de contre-révolution permanente, s'esquisse, depuis quelques années, une nouvelle période de contestation dont la jeunesse semble être la porteuse. Mais la société du spectacle, dans la représentation qu'elle se fait d'elle-même et de ses ennemis, impose ses catégories idéologiques pour la compréhension du monde et de l'histoire. Elle ramène tout ce qui s'y passe à l'ordre naturel des choses et enferme les véritables nouveautés qui annoncent son *dépassement* dans le cadre restreint de son illusoire nouveauté. La révolte de la jeunesse contre le mode de vie qu'on lui impose n'est en réalité que le signe avant-coureur d'une subversion plus vaste qui englobera l'ensemble de ceux qui éprouvent de plus en plus l'impossibilité de vivre, le prélude à la prochaine époque révolutionnaire. Seulement l'idéologie dominante et ses organes quotidiens, selon des mécanismes éprouvés d'inversion de la réalité, ne peut que réduire ce mouvement historique réel à une pseudo-catégorie socio-naturelle: l'Idée de la Jeunesse (dont il serait dans l'essence d'être révoltée). Ainsi ramène-t-on une nouvelle jeunesse de la révolte à l'éternelle révolte de la jeunesse, renaissant à chaque génération pour s'estomper quand « le jeune homme est pris par le sérieux de la production et par l'activité en vue des fins concrètes et véritables ». La « révolte des jeunes » a été et est encore l'objet d'une véritable inflation journalistique qui en fait le spectacle d'une « révolte » possible donnée à contempler pour empêcher qu'on la vive, la sphère aberrante – déjà intégrée – nécessaire au fonctionnement du système social; cette révolte contre la société rassure la société parce qu'elle est sensée rester partielle, dans l'apartheid des « problèmes » de la jeunesse – comme il y aurait des problèmes de la femme, ou un problème noir – et ne durer qu'une partie de la vie. En réalité, s'il y a un problème de la « jeunesse » dans la société moderne c'est que la crise profonde de cette société est ressentie avec le plus d'acuité par la jeunesse¹. Produit par excellence de cette société moderne, elle est elle-même moderne, soit pour s'y intégrer sans réserve, soit pour la refuser radicalement. Ce qui doit surprendre, ce n'est pas tant que la jeunesse soit révoltée, mais que les « adultes » soient si résignés. Ceci n'a pas

¹ Non seulement le ressent mais veut l'exprimer.

monde est immédiate. Parler alors de « société médiatique » est une imposture, la société est spectaculaire et marchande, ce qui est une immédieté. La perte de phallus est, pour commencer, la perte de langage, au sens où il est, non seulement média de communications, mais jeu sur les effets de signifiants. Or le vocabulaire de nos étudiants est trop pauvre pour jouer avec le langage, jeu qui est l'apprentissage de la désaliénation et ferment de la révolte. La « désublimation répressive » pour emprunter un concept à Herbert Marcuse régresse au stade sadique anal de « l'argent » qui va tout résoudre: leur manque à être sinon à avoir. Les étudiants ne savent même pas, eux qui se croient « révoltés » que la révolte passe obligatoirement par la remise en cause de l'argent ainsi que l'ont montré les révolutionnaires anarchistes de Barcelone (1937) en brûlant (oui!) des billets de banque lors des journées insurrectionnelles en Catalogne.

Ces réflexions m'ont incité à rééditer un pamphlet écrit dans une époque lointaine (1966), loin du chômage de masse et de la surpopulation étudiante (et pénitentiaire). Ce pamphlet s'est concrétisé dans une brochure qui est, en soit, un exemple de détournement¹ comme l'entendaient les situationnistes² qui furent à son origine: élus aux élections universitaires, dont tout le monde se contrefoutait (d'jà!), sur la liste de l'UNEF, ils ne trouvèrent rien de plus malin que d'utiliser les quelques fonds qui restaient sur le compte en banque de ladite

¹ Le détournement consiste à vider et à subvertir un message conçu à grand frais publicitaire. L'élégance du procédé résulte dans le minimum qu'il convient d'utiliser pour vider, voire inverser, le sens du message. Par exemple une affiche d'un même chialard avec pour texte « Papa, ne bois pas, pense à moi » prendra un contenu résolument différent si un petit malin intercale le mot « tout » entre « ne bois pas » et « pense à moi ».

² Voici comme ils définissaient eux-mêmes le terme:

« Il définit une activité qui entend faire des situations, non les reconnaître, comme valeur explicative ou autre. Ceci à tous les niveaux de la pratique sociale, de l'histoire individuelle. Nous remplaçons la passivité existentielle par la construction des mouvements de la vie, le doute par l'affirmation ludique. Jusqu'à présent, les philosophes et les artistes n'ont fait qu'interpréter les situations; il s'agit maintenant de les transformer. Puisque l'homme est le produit des situations qu'il traverse, il importe de créer des situations humaines. Puisque l'individu est défini par sa situation, il veut le pouvoir de créer des situations dignes de son désir. Dans cette perspective doivent se fonder et se réaliser la poésie (la communication comme la réussite d'un langage en situation), l'appropriation de la nature, la libération sociale complète. Notre temps va remplacer la frontière fixe des situations limitées que la phénoménologie s'est complue à décrire, par la création pratique des situations; va déplacer en permanence cette frontière avec le mouvement de l'histoire de notre réalisation. Nous voulons une phénoméno-praxis. Nous ne doutons pas que ceci sera la banalité première du mouvement de libération possible de notre temps. Que s'agit-il de mettre en situation? À différents niveaux, ce peut être cette planète, ou l'époque (une civilisation au sens de Burckhardt par exemple), ou un moment de la vie individuelle. Allez, la musique! Les valeurs de la culture passée, les espoirs de réaliser la raison dans l'histoire, n'ont pas d'autre suite possible. Tout le reste se décompose. Le terme situationniste, au sens de l'I. S. (Internationale Situationniste), est exactement le contraire de ce qu'on appelle actuellement en portugais un « situationniste », c'est à dire un partisan de la situation existante, là donc du salazarisme. » (Internationale Situationniste N° 9, août 1964 p 24)

lutionnaires, c'est pour se rallier gaiement au mot d'ordre pontifical: Paix au Viêt-nam.

L'étudiant est fier de s'opposer aux « archaïsmes » d'un De Gaulle, mais ne comprend pas qu'il le fait au nom d'erreurs du passé, de *crimes refroidis* (comme le stalinisme à l'époque de Togliatti, Garaudy, Kroutchev, Mao) et qu'ainsi sa *jeunesse* est encore plus *archaïque* que le pouvoir qui, lui, dispose effectivement de tout ce qu'il faut pour administrer une société moderne.

Mais l'étudiant n'en est pas à un archaïsme près. Il se croit tenu d'avoir des idées générales sur tout, des conceptions cohérentes du monde qui donnent un sens à son besoin d'agitation et de promiscuité asexuée. C'est pourquoi, joué par les dernières fébrilités des églises, il se rue sur la vieilleries des vieilleries pour adorer la charogne puante de Dieu et s'attacher aux débris décomposés des religions préhistoriques qu'il croit digne de lui et de son temps. On ose à peine le souligner, le milieu étudiant est, avec celui des vieilles femmes de province, le secteur où se maintient la plus forte dose de religion professée et reste encore la meilleure « terre de mission » (alors que dans toutes les autres on a déjà mangé ou chassé les curés) où des prêtres-étudiants continuent à sodomiser, sans se cacher, des milliers d'étudiants dans leurs chiottes spirituelles.

Certes, il existe tout de même, parmi les étudiants, des gens d'un niveau intellectuel suffisant. Ceux-là dominent sans fatigue les misérables contrôles de capacités prévus pour les médiocres, et ils les dominent justement parce qu'ils ont *compris le système*, parce qu'ils le méprisent et se savent ses ennemis. Ils prennent, dans le système des études, ce qu'il a de meilleur: les bourses. Profitant des failles du contrôle, que sa logique propre oblige actuellement à garder un petit secteur purement intellectuel, la « recherche », ils vont tranquillement porter le trouble au plus haut niveau: leur mépris ouvert à l'égard du système va de pair avec la lucidité qui leur permet, justement, d'être plus forts que les valets du système, et tout d'abord intellectuellement. Les gens dont nous parlons figurent en fait parmi les théoriciens du mouvement révolutionnaire qui vient et se flattent d'être aussi connu que lui quand on va commencer à en parler. Ils ne cachent à personne que ce qu'ils prennent si aisément au « système des études » est utilisé pour sa destruction. Car l'étudiant ne peut se révolter contre rien sans se révolter contre ses *études*, et la nécessité de cette révolte se fait sentir moins naturellement que chez l'ouvrier, qui se révolte spontanément contre sa condition. Mais l'étudiant est un produit de la société moderne, au même titre que Godard et la Coca-Cola. Son extrême aliénation ne peut être contestée que par la contestation de la

Rendre la honte plus honteuse encore en la livrant à la publicité

NOUS POUVONS AFFIRMER, sans grand risque de nous tromper, que l'étudiant en France est, après le policier et le prêtre, l'être le plus universellement méprisé. Si les raisons pour lesquelles on le méprise sont souvent de fausses raisons qui relèvent de l'idéologie dominante, les raisons pour lesquelles il est effectivement méprisable et méprisé du point de vue de la critique révolutionnaire sont refoulées et inavouées. Les tenants de la fausse contestation savent pourtant les reconnaître et s'y reconnaître. Ils inversent ce vrai mépris en une admiration complaisante. Ainsi l'impuissante intelligentsia de gauche (*des Temps Modernes à l'Express*) se pâme devant la prétendue « montée des étudiants », et les organisations bureaucratiques effectivement déclinantes (du parti dit communiste à l'UNEF) se disputent jalousement son appui « moral et matériel ». Nous montrerons les raisons de cet intérêt pour les étudiants et comment elles participent positivement à la réalité dominante du capitalisme surdéveloppé, et nous emploierons cette brochure à les dénoncer une à une: la désaliénation ne suit pas d'autre chemin que celui de l'aliénation.

Toutes les analyses et études entreprises sur le milieu étudiant ont jusqu'ici négligé l'essentiel. Jamais elles ne dépassent le point de vue des spécialisations universitaires (psychologie, sociologie, économie) et demeurent donc fondamentalement erronées. Toutes, elles commettent ce que Fourier appelait déjà une *étourderie méthodique* « puisqu'elle porte régulièrement sur les questions primordiales », en ignorant le point de vue total de la société moderne. Le fétichisme des faits masque la catégorie essentielle et les détails font oublier la *totalité*. On dit tout de cette société, sauf ce qu'elle est effectivement: *marchande et spectaculaire*. Les sociologues Bourderon et Passedieu, dans leur enquête « *Les Héritiers: les étudiants et la culture* », restent désarmés devant les quelques vérités partielles qu'ils ont fini par prouver. Et malgré toute leur volonté bonne, ils retombent dans la morale des professeurs, l'inévitable éthique kantienne d'une *démocratisation réelle par une rationalisation réelle du système d'enseignement*, c'est à dire de l'enseignement du système. Tandis que leurs disciples, les Kravetz¹ se croient des milliers à se réveiller,

¹ Kravetz (Marc) connut une certaine notoriété dans les milieux dirigeants de l'UNEF; élégant parleur, il commit l'erreur de se risquer dans la « recherche théorique »: en 1964, publie dans les *Temps Modernes* une apologie du syndicalisme étudiant qu'il dénonce l'année suivante dans le même

UNEF de Strasbourg pour éditer la brochure: « De la misère en milieu étudiant » où la catégorie étudiante était appréhendée à sa piètre valeur. C'était là un fait unique dans un syndicat corporatiste: éditer une brochure pour dénigrer la corporation! Bien que les préoccupations du moment ne soient plus exactement les mêmes, ce pamphlet a gardé suffisamment de sa verdeur et de sa vision prophétique pour qu'il mérite d'être lu aujourd'hui.

W. M. (Toulouse, Novembre 1995)

– Les Éditions d'une plombe du mat: <http://wmarie.free.fr/>

– Les Éditions de comptoir: <http://cahierdesergio.free.fr/>



De la misère en milieu étudiant – 4 –

société toute entière. En aucune façon cette critique ne peut se faire sur le terrain étudiant: l'étudiant, comme tel, s'arroge une pseudo-valeur, qui lui interdit de prendre conscience de sa dépossession réelle et, de ce fait, il demeure au comble de la fausse conscience. Mais partout où la société moderne commence à être contestée, il y a révolte de la jeunesse, qui correspond immédiatement à une critique totale du comportement étudiant.



– 13 –

compensant leur amertume petite-bureaucrate par le fatras d'une phraséologie révolutionnaire désuète.

La mise en spectacle¹ de la réification sous le capitalisme moderne impose à chacun un rôle dans la passivité généralisée. L'étudiant n'échappe pas à cette loi. Il est un rôle provisoire, qui le prépare au rôle définitif qu'il assumera, en élément positif et conservateur, dans le fonctionnement du système marchand. Rien d'autre qu'une initiation.

Cette initiation retrouve, magiquement, toutes les caractéristiques de l'initiation mythique. Elle reste totalement coupée de la réalité historique, individuelle et sociale. L'étudiant est un être partagé entre un statut présent et un statut futur nettement tranchés et dont la limite va être mécaniquement franchie. Sa conscience schizoïde lui permet de s'isoler dans une « société d'initiation », méconnaît son avenir et s'enchant de l'unité mystique que lui offre un présent à l'abri de l'histoire. Le ressort du renversement de la vérité officielle, c'est à dire économique, est tellement simple à démasquer: la réalité étudiante est dure à regarder en face. Dans une « société d'abondance » le statut actuel de l'étudiant est l'extrême pauvreté. Originaire à plus de 80% des couches dont le revenu est supérieur à celui d'un ouvrier, 90% d'entre eux disposent d'un revenu inférieur à celui du plus simple salarié. La misère de l'étudiant reste en deçà de la misère de la société du spectacle, de la nouvelle misère du nouveau prolétariat. En un temps où une partie croissante de la jeunesse s'affranchit de plus en plus des préjugés moraux et de l'autorité familiale pour entrer au plus tôt dans les relations d'exploitation ouverte, l'étudiant se maintient à tous les niveaux dans une « minorité prolongée », irresponsable et docile. Si sa crise juvénile tardive l'oppose quelque peu à sa famille, il accepte sans mal d'être traité en enfant dans les diverses institutions qui régissent sa vie quotidienne².

La colonisation des divers secteurs de la pratique sociale ne fait que trouver dans le monde étudiant son expression la plus criante. Le transfert sur les étudiants de toute la mauvaise conscience sociale masque la misère et la servitude de tous.

Mais les raisons qui fondent notre mépris pour l'étudiant sont d'un tout autre ordre. Elles ne concernent pas seulement sa misère réelle mais sa complaisance envers toutes les misères, sa propension malsaine à consommer béate-

Lapassade ce con. Cet ignorant prend pour des nouveautés « révolutionnaires » garanties, par label, les plus pâles ersatz d'anciennes recherches, effectivement importantes en leur temps, édulcorées à l'intention du marché. La question est de toujours préserver son standing culturel. L'étudiant est fier d'acheter, comme tout le monde, les rééditions en livre de poche d'une série de textes importants et difficiles que la « culture de masse » répand à une cadence accélérée¹. Seulement il ne sait pas lire. Il se contente de les consommer du regard.

Ses lectures préférées restent la presse spécialisée qui orchestre la consommation délirante des gadgets culturels; docilement, il accepte ses oukases publicitaires et en fait la référence-standard de ses goûts. Il fait encore ses délices de l'*Express* et de l'*Observateur*, ou bien il croit que *Le Monde* dont le style est déjà trop difficile pour lui, est vraiment un journal « objectif » qui reflète l'actualité. Pour approfondir ses connaissances générales, il s'abreuve de *Planète*, la revue magique qui enlève les rides et les points noirs des vieilles idées. C'est avec de tels guides qu'il croit participer au monde moderne et s'initier à la politique.

Car l'étudiant, plus que partout ailleurs, est content d'être *politisé*. Seulement il ignore qu'il y participe à travers le même *spectacle*. Ainsi se réapproprie-t-il tous les restes en lambeaux ridicules d'une gauche qui fut anéantie voilà *plus de quarante ans*, par le réformisme « socialiste » et par la contre-révolution stalinienne. Cela il l'ignore encore, alors que le Pouvoir le sait clairement, et les ouvriers d'une façon confuse. Il participe, avec une fierté débile, aux manifestations les plus dérisoires qui n'attirent que lui. La fausse conscience politique se trouve chez lui à l'état pur et l'étudiant constitue la base idéale pour les manipulations des bureaucrates fantomatiques des organisations mourantes (du Parti dit Communiste à l'UNEF). Celles-ci programment totalement les options politiques; tout écart ou velléité d'« indépendance » rentre docilement, après une parodie de résistance, dans un ordre qui n'a jamais été un instant mis en question². Quand il croit aller outre comme ces gens qui se nomment, par une véritable maladie de l'inversion publicitaire JCR, alors qu'ils ne sont ni jeunes, ni communistes, ni révo-

¹ À cet effet on ne saurait trop recommander la solution, déjà pratiquée par les plus intelligents, qui consiste à les voler.

² Cf. les dernières aventures de l'UEC (Union des Étudiants Communistes, ce groupe du Parti Communiste prenait – et on lui accordait – quelques privautés avec le politburo, privilège de futurs aparatchiks oblige. NdWM) et de leurs homologues chrétiens avec leurs hiérarchies respectives; elles montrent que la seule unité entre tous ces gens réside dans leur soumission inconditionnelle à leurs maîtres.

périodique.

¹ Il va de soi que nous employons ces concepts de *spectacle*, *rôle*, *etc.* au sens situationniste.

² Quand on ne lui chie pas dans la gueule, on lui pisse au cul.

De la misère en milieu étudiant – 6 –

– 11 –